

MARINA REVE

FACE AUX FORCES DU
MAL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-100-9

Dépôt légal : mai 2022

*Deux routes divergeaient dans un bois, et moi, j'ai suivi celle par laquelle
on voyage le moins souvent et c'est cela qui changea tout*
Robert Frost

Lorsque sa voiture aborda la longue ligne droite menant à la Manade, il ressentit le désir de faire une halte au Mas du Simbéu. C'était une cabane de manadier en bois, au toit de roseaux séchés, située sur les terres de son père. Il avait aménagé ce refuge lorsqu'il était plus jeune et qu'il passait le plus clair de son temps à travailler ses cours ou à rêver, bercé par le chant des oiseaux. Le confort était rudimentaire, une table, un lit, un bahut, un réchaud et des bougeoirs pour s'éclairer la nuit venue, car il lui arrivait fréquemment de dormir sur place lorsque le printemps revenait et que la nature s'éveillait à une vie nouvelle. Il ne voulait pas perdre un instant de cette renaissance. Sa voiture, une vieille Volkswagen rouge décapotable, bifurqua et quitta la route pour s'engager dans un sentier mi-caillouteux, mi-marécageux par endroits. La boue éclaboussait les flancs de la voiture et Frédéric en recevait des giclées sur le visage qu'il essuyait d'un revers de main en riant.

— C'est super ! C'est comme au bon vieux temps, pas vrai ma Coccinelle ? Il s'adressait à sa voiture comme on parle à une vieille copine. J'ai l'impression d'être parti depuis des décennies et pourtant, en y réfléchissant bien, trois ans se sont écoulés depuis mon départ aux États-Unis. Eh bien ! Je crois que le voyage se termine là. Je vais devoir continuer à pied.

C'était une évidence, car à chaque accélération, les roues de la voiture enlisées dans la boue patinaient et tournaient dans le vide laissant entendre un sinistre vrombissement. Il se décida donc à la laisser sur le bas-côté de la route.

— Je reviendrai chercher mes bagages demain, je ne prends que cette valise avec le strict nécessaire pour cette nuit. J'aurais dû mettre un jean et des baskets. Me voilà tout crotté à présent. Bof ! À la guerre comme à la guerre !

Il avait du mal à se déplacer, car la gadoue s'infiltrait dans les chaussures rendant chaque enjambée encore plus pénible et plus lourde que la précédente. Frédéric était grand comme sa mère. Ses cheveux blonds bouclés et ses magnifiques yeux verts le rendaient très séduisant. D'ailleurs, il était la coqueluche des filles du voisinage depuis sa plus tendre enfance.

Le jour commençait à décliner lorsque Frédéric arriva à son mas. Il disait toujours en rigolant avec ses copains c'est le mas des pauvres, depuis ce nom était resté. La porte était entrebâillée, il la poussa et elle s'ouvrit avec un grincement qui lui était familier. Il posa sa valise sur le sol et referma la porte derrière lui. Tout à coup, un grondement menaçant, mais faiblard se fit entendre. Au premier abord dans la pénombre, Frédéric ne vit rien. À la hâte, il chercha dans la poche de sa veste son briquet et machinalement, comme un automate, il se dirigea vers la table pour allumer les bougies engluées dans les toiles d'araignées. Il en alluma une et alla tout droit vers le buffet campagnard

dans lequel il avait rangé deux lampes à pétrole. Elles se trouvaient toujours au même endroit, personne n'y avait touché.

— C'est fou, je crois rêver, rien n'a bougé ici, tout est à sa place comme si j'étais parti hier. Il en prit une et la secoua légèrement, puis enflamma péniblement la mèche noire racornie sur elle-même. Le bras tendu, il balaya la pièce de la faible lueur.

— Il n'y a presque plus de pétrole, j'espère que ce sera suffisant pour cette nuit, murmura-t-il.

Les grognements avaient cessé, faisant place à un halètement saccadé entrecoupé de petits gémissements plaintifs. Soudain, il crut apercevoir sur le lit une masse sombre. Il se rapprocha tout en gardant tout de même une distance respectable, car il se demandait quel animal avait pris possession du Simbéu. La flamme dansait devant ses yeux, rendant l'ombre du plus petit objet gigantesque sur le mur. Tout à coup, il aperçut deux yeux brillants qui le fixaient intensément. Il ravala sa salive et demeura sur ses gardes tout en voulant découvrir la drôle de bête qui squattait chez lui.

— N'aie pas peur, je ne te veux pas de mal, regarde ! Je viens vers toi tout doucement.

Petit à petit, la masse informe faisait place à des contours de plus en plus réguliers mais Frédéric n'arrivait toujours pas à identifier l'animal. De son enfance en pleine nature au contact de toutes sortes d'animaux, il avait acquis une grande expérience des comportements du règne animal. Il savait par exemple qu'il ne fallait jamais rudoyer une bête ni verbalement ni physiquement. On devait respecter son territoire et de toute évidence sa cabane était devenue la tanière d'un animal sauvage. Il devait gagner sa confiance coûte que coûte. Il agrippa le pommeau au pied du lit et se laissa glisser très lentement sur le matelas en évitant tout mouvement brusque qui ne manquerait de provoquer une vive réaction de la part de la créature mystérieuse. Une fois assis, la main appuyée sur la couverture, il demeura immobile. Il entendait souffler puis renifler comme si la bête voulait s'imprégner des odeurs afin de reconnaître si elle était en présence d'un ami ou d'un ennemi. Frédéric braqua timidement le faisceau de lumière dans sa direction, mais au même moment l'animal bondit sur lui, le renversa et tout en se couchant sur son adversaire, il commença à lui lécher frénétiquement le visage. Son odeur était si pestilentielle que Frédéric suffoquait. Il tentait vainement de se dégager et le saisit par le cou. L'animal avait un collier que Frédéric empoigna fermement pour tenter de le repousser. Il sentit sous ses doigts une sorte de pendentif qui céda sous la pression. Puis la bête lâcha sa proie et recula. Heureux d'être enfin libéré de cette étreinte, Frédéric se leva d'un bond. Examinant l'objet il reconnut immédiatement la médaille de son chien et poussa un cri de stupéfaction :

— Lorens, c'est toi mon chien ?

Complètement rassuré mais totalement destabilisé Frédéric ajusta la lumière de sa lampe sur l'animal. Un gros chien d'une race indéfinissable, une de ces misérables progénitures issues des amours peu conventionnelles d'une chienne aristocrate et d'un vagabond au charme irrésistible, le regardait tendrement. Il ressemblait à un chien de berger, un chien des Pyrénées ou

peut-être à un bobtail, ou encore à un griffon. Quoi qu'il en soit, c'était son chien, le plus beau, le plus intelligent du monde à ses yeux et surtout doté d'une intelligence extraordinaire que seuls les plus grands bâtards peuvent avoir. Tout noir, avec quelques poils blancs sur le plastron, le bout des pattes et la queue, et des yeux pétillants de vivacité.

José un homme de la manade l'avait apporté à Frédéric alors qu'il n'était qu'une toute petite boule de poils informe aux yeux encore fermés qui couinait continuellement. Pour lui sauver la vie, il avait dû se résoudre à le nourrir au biberon et à l'entourer de bouillottes bien chaudes pour le maintenir à une température normale. Avec tous les bons soins qu'on lui avait prodigués, Lorens était devenu fort et costaud. Il ne quittait pas son maître d'une semelle, l'accompagnant partout. C'est pourquoi ce fut un déchirement lorsque j'ai décidé de partir pour faire des études aux États-Unis. Un sentiment de détresse partagé par son maître bien évidemment. Frédéric l'avait confié à Mama Josette, la gouvernante en laquelle il avait toute confiance, car elle avait élevé Lorens avec lui depuis sa naissance. Malgré tout l'amour et l'attention que cette dernière portait au chien, Lorens s'enfuit le jour même du départ de Frédéric. Lorsqu'il l'apprit, le garçon se laissa tomber dans un profond désespoir.

— Mon Dieu Lorens, Mama Josette m'avait écrit que tu étais certainement mort ! Que de larmes j'ai versées. Il ne s'est pas passé un seul jour sans que je pense à toi et à ta souffrance. Je me remémorais nos randonnées en pleine nature, tes aboiements joyeux quand tu coursais un oiseau qui prenait son envol. Ils résonnaient continuellement dans ma tête. J'ai tellement culpabilisé si tu savais ! J'ai maudit le jour où j'ai décidé de partir faire des études. Je suis tellement, mais tellement heureux à présent !

Frédéric se leva et augmenta l'intensité de la flamme afin de mieux voir son chien. Ce fut un moment intense et très éprouvant, car malgré l'immense bonheur de retrouver son compagnon, quand il vit ce qu'était devenu Lorens, lui si beau, si plein de vie auparavant, il ne put s'empêcher d'éclater en sanglots en le serrant contre lui.

Le pauvre chien était faible et famélique, le poil sale et emmêlé et il présentait de profondes blessures très infectées sur les pattes. Elles étaient certainement dues à des bagarres avec des congénères pour défendre son territoire, son abri.

— Quelle chimère ! pensa Frédéric, il défendait une maison vide, seul, sans aucun réconfort. Cet endroit où il retrouvait mon odeur était devenu le seul lien qui le rattachait à moi. Jour après jour, il a dû guetter mon retour sans jamais me voir revenir. Seigneur ! Quel égoïste ai-je été pour ne pas me rendre compte que mon devoir était de revenir ici en Camargue et de tout mettre en œuvre pour retrouver mon chien ? Attends mon tout beau, je vais te soigner !

Frédéric prit délicatement la patte la plus meurtrie entre ses mains et observa minutieusement la plaie. En inspectant le reste de son corps, il en découvrit d'autres sur le dos et la gorge. Elles n'étaient pas belles, elles suppuraient et dégageaient une odeur nauséabonde.

Il comprit l'urgence de la situation afin de sauver Lorens. Il se leva et alla quérir dans le buffet des compresses, un flacon de désinfectant, du sparadrap

et un tube de pommade antibiotique. Après s'être assuré que la date d'expiration n'était pas arrivée à son terme, il revint sur ses pas pour s'occuper de son chien qui semblait souffrir énormément. Lorens ne montra aucune agressivité malgré les picotements que la solution alcoolisée lui procurait, bien au contraire, il semblait heureux que l'on s'occupe enfin de lui. Frédéric nettoya et pansa les blessures avec d'innombrables précautions, puis embrassant Lorens il lui dit :

— Voilà c'est fini, tu es guéri. Tu as été un très bon chien. Tu veux un gâteau ?

Le mot magique était lâché ! Le chien redressa la tête et de son museau fouilla les mains de Frédéric tout comme il le faisait auparavant.

— Attends, mon tout beau, un peu de patience !

Il chercha dans la poche de sa veste les biscuits distribués dans l'avion par l'hôtesse de l'air. Il lui en restait un que Lorens affamé engloutit en moins d'une seconde.

— Tu es mort de faim et je n'ai plus rien ici pour toi. Quand tu t'es échappé, Mama Josette a donné le sac de croquettes entamé à Daniel le fils d'Honoré pour Tom, le chien que sa sœur lui a laissé. On ne pouvait pas dire que vous étiez copains tous les deux n'est-ce pas ? Te souviens-tu des volées que tu lui fichais à ce pauvre Tom ? Tu ne lui faisais pas de mal, mais il avait une de ces trouilles quand il t'apercevait. Je me rappelle qu'il détalait à toute vitesse la queue entre les pattes et les oreilles basses. Pauvre bougre ! Et toi, tu jubilais sacrifiant ! Bon, ce n'est pas tout. Tu es trop maigre, je dois trouver quelque chose à te mettre sous la dent dès ce soir !

Malgré la fatigue, Frédéric se dirigea vers la sortie et bien entendu Lorens tenta de se lever pour le suivre, mais trop faible il retomba sur le lit. Frédéric se retourna et d'un ton ferme ordonna :

— Toi, tu restes là, tu ne bouges pas. Tu attends sagement que je revienne. Tu es fatigué et tu ne dois pas souiller tes pansements.

Il avait prononcé ces mots le doigt tendu pour lui intimer l'ordre de se coucher. Lorens docile, obtempéra, posa la tête sur ses pattes en laissant échapper un long soupir. L'expression de son regard en disait long sur son ressenti.

— Voilà c'est bien, je reviens très vite c'est promis !

En sortant, il s'assura de bien fermer la porte derrière lui, car son brigand de chien aurait bien été capable malgré sa faiblesse de l'ouvrir pour le suivre.

— Mon Dieu ! pensa Frédéric, il faut être complètement fou pour s'aventurer dans cette bourbe, mais après tout, je lui dois bien ça à mon Lorens. Quand je pense que si je n'étais pas revenu, les gardians de mon père l'auraient tôt ou tard découvert mort, complètement abandonné par les hommes. À présent cette idée me rend viscéralement malade.

L'énervement que Frédéric ressentait en ressassant ces idées noires le faisait avancer encore plus vite dans la boue. Il ne sentait plus rien, ni la fatigue, ni la faim qui commençait à le tenailler, ni l'humidité, ni la lourdeur de ses chaussures remplies d'eau vaseuse car il n'avait qu'une seule obsession : trouver de la nourriture pour Lorens.

— Tiens voilà le mas d'Honoré, je vais m'arrêter chez lui, il aura certainement quelques morceaux de viande à me donner pour mon chien. La chambre de Daniel est allumée, cela ne m'étonne nullement, car c'est un couche-tard ce lascar. Tout compte fait, je préfère lui parler avant de rencontrer son père.

Tout doucement, le garçon s'approcha de la maison, se hissa jusqu'au rebord de la fenêtre et de ses ongles gratta le carreau à plusieurs reprises tout en essayant d'une part de ne pas réveiller Honoré et d'autre part de garder l'équilibre sur le haut du muret sans chuter.

Daniel, un solide gaillard d'un mètre quatre-vingt était allongé à plat ventre sur son lit occupé à feuilleter un magazine d'automobile, car il était passionné par les voitures surtout les vieux tacots de collection. En entendant les bruits derrière lui, il se retourna et fit un bond hors de son lit.

— C'est incroyable, mon ami Fred est rentré.

Fred, c'est le diminutif qu'il employait pour appeler son copain. Il n'avait pas fini de prononcer cette phrase que déjà, il ouvrait la fenêtre.

— Tu ne peux pas passer par la porte d'entrée comme tout le monde ? s'écria-t-il hilare.

— Chut ! Ne fais pas de bruit, je ne veux pas qu'on apprenne mon retour pour le moment, chuchota Frédéric.

Tout en le prenant par le bras pour l'aider à enjamber l'encadrement de la fenêtre, Daniel le regardait, interloqué.

— Mais pourquoi diable fais-tu autant de mystères ? Ton père ne sait pas que tu es rentré ?

— Non, je viens juste d'arriver et pour le moment je n'ai pas envie de le voir. Je peux compter sur ta discrétion, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Tu sais très bien que je ne te trahirai jamais, même si je ne comprends pas pourquoi tu agis ainsi. Ton paternel serait si heureux de te revoir ! N'oublie pas qu'il n'est plus très jeune à présent.

— Il serait peut-être content de me voir, mais nous sommes trop différents et nos désaccords ressurgiraient inévitablement. Il ne pense qu'au jour où je lui succéderai à la Manade et ce soir je ne suis pas prêt à l'affronter sur ce terrain.

— Et ce n'est pas ce que tu désires ? Tu es né ici et tu connais le métier de manadier par cœur. Alors ?

— Alors ? J'aime la nature et les animaux, tous les animaux sans exception !

— À plus forte raison, ta place est ici, répondit Daniel sur un ton rempli d'incompréhension proche de l'agacement.

Frédéric gardait son calme. Il tenta d'expliquer ses raisons à son ami d'enfance :

— Ma place n'est pas ici Dan, tu te trompes complètement. Je ne suis pas parti depuis des décennies, et déjà en arrivant j'ai pu observer les changements dans l'environnement, la pollution augmente, au détriment des espèces qui disparaissent rapidement. En venant au mas en voiture, je n'ai plus vu certaines races de canards. Tiens un exemple ! Ce soir, quand j'ai emprunté le sentier, habituellement à cette heure-ci, je voyais se faufiler des lapins et des

petits animaux nocturnes, j'entendais les cris des oiseaux de nuit. Là rien, ou presque rien. C'est déprimant. Mais la véritable raison, c'est que je ne supporterais pas l'idée d'élever des taureaux puis de les envoyer à la torture dans les arènes, ni de voir mes chevaux éventrés par les cornes de ces animaux désespérés prêts à tout pour échapper à la mort. Non Daniel, ce n'est pas pour moi. C'est un monde trop brutal où la vie des animaux ne compte pas.

Son ami l'écoutait avec attention :

— Eh bien, je te souhaite du plaisir avec ton père quand tu lui annonceras ta décision !

Il se mit à rire franchement, mais s'arrêta net l'air grave :

— À bien y réfléchir, je comprends ta position, moi-même, je ne suis plus sûr en écoutant tes paroles, que tout ce sang versé inutilement me laisse indifférent. Le problème vois-tu, c'est que les corridas qui perdurent depuis des années sont banalisées, ils disent tous que c'est la Tradition, mais il y a trop de souffrance animale derrière le décorum de ces ferias. Franchement, est-ce qu'une tradition doit impliquer une notion de tortures ? À mon avis non, ou alors, remettons au goût du jour les jeux des gladiateurs dans les arènes sans armes uniquement avec leurs mains pour se défendre face à des taureaux ou des lions. Là, les jeux seront équitables pour une fois !

Cette fois-ci, c'est Frédéric qui se mit à rire, en donnant une grande tape dans le dos de son ami.

— Tu dis, ils disent ? Finalement, tu te désolidarises de ces gens n'est-ce pas ? Très bien, alors tout n'est pas perdu, je crois que je vais arriver à faire quelque chose de toi ! Bon, ce n'est pas tout, je dois rentrer à la cabane, j'ai trouvé Lorens dans un piteux état. Aurais-tu un peu de nourriture pour lui ?

— Que dis-tu, Lorens est vivant ? Je l'avais bien vu rôder près d'ici après ton départ, mais il m'a été impossible de l'attraper et puis au bout de trois ou quatre jours, il a totalement disparu et personne ne l'a plus jamais revu. C'est pour cela que le temps passant, tout le monde l'a cru mort. Attends, il me reste des croquettes, je vais te les donner, car Tom n'est plus ici. Ma sœur l'adore, elle a trop culpabilisé lorsqu'elle s'est séparée de lui. Elle est venue quelques jours pour les vacances et elle est repartie avec lui. Je t'avoue qu'il me manque ce bonhomme. Tu ne vas pas le croire, mais il dormait avec moi sur le lit. Jessica sera de passage la semaine prochaine, je suis content, car je reverrai Tom ! Assieds-toi, j'en ai pour une minute, je descends à la cuisine chercher ton ravitaillement !

Frédéric harassé par le voyage et les émotions se laissa tomber dans le confortable fauteuil et lorsque Daniel revint il trouva son ami à demi-assoupi. Il posa sa main sur son épaule et le secoua légèrement :

— Ne veux-tu pas dormir ici ? Tu donneras à manger à ton chien demain, depuis qu'il attend, ce n'est pas quelques heures de plus qui feront la différence. Il est en sécurité maintenant.

— Tu plaisantes, je suppose ! Je me mets tout de suite en chemin.

— Comme tu voudras, répondit Daniel en haussant les épaules puis il lui tendit un sac et une besace :

— Tiens ! Voici pour ton chien et voilà pour toi, pour que tu ne t'endormes

pas le ventre vide.

Daniel avait préparé quelques bricoles à grignoter, un peu de salade composée du fromage et quelques fruits, mais il était soucieux :

— Veux-tu quelques vêtements, les tiens sont tout souillés ?

— Non merci, mes valises sont dans la voiture, je les récupérerai demain matin au petit jour. Surtout pas un mot sur mon retour, on est bien d'accord n'est-ce pas ?

— Tu sais bien que je suis muet comme une carpe. Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer ! Comme lorsque nous étions des mioches. Fais bien attention, le père Casimir a des insomnies, il se promène souvent sur les sentiers avec ses chiens au milieu de la nuit. Lui par contre s'il te voit, tu es sûr que demain tout le village sera au courant.

— Ne crains rien, je vais me faufiler à travers champs et de plus, regarde mes vêtements, une vraie tenue de camouflage. Frédéric fit un clin d'œil à son copain avant de disparaître par la fenêtre.

Avec d'infinies précautions, il emprunta le même chemin qu'à l'aller. Arrivé en bordure de la route, il se courba en se dissimulant derrière les roseaux pour être certain que personne ne le verrait. Puis, après s'être assuré que la voie était libre, il traversa la route départementale à toute vitesse.

Rapidement, il poussa la porte du mas.

— Salut mon gros, tu vas enfin pouvoir manger correctement !

Lorens n'entendit pas son maître, car il dormait du sommeil du juste. Frédéric ne put s'empêcher de s'arrêter quelques instants pour le contempler. Il souriait d'un air attendri et une foule de souvenirs lui revint en mémoire. Il revoyait sa petite bouille lorsqu'il n'était qu'un chiot craquant qui pleurait pour réclamer son biberon. Oh bien sûr il avait changé ce brave Lorens, les poils de sa barbiche étaient devenus un peu plus blancs et il était moins fringant, mais il restait quand même son gros nounours ou son garçon, comme il l'appelait souvent.

— Réveille-toi gros paresseux, viens manger !

Frédéric lui parlait tout en déversant les croquettes dans la gamelle assez crasseuse qui était posée sur le sol. Mais pour ce soir elle ferait bien l'affaire. Au bruit bien caractéristique des boulettes s'entrechoquant les unes contre les autres dans le récipient au revêtement métallique, Lorens daigna ouvrir un œil puis l'autre, remuant sa truffe pour humer l'air sans bien sûr lever la tête ce qui visiblement aurait été trop fatigant pour lui.

— Eh bien ! Je ne vais tout de même pas te servir sur le lit ! Allez viens ! D'un bond, le chien se redressa, l'odeur familière réveillait en lui les bonnes gamelles du passé. Il sauta du lit et se rua maladroitement sur l'écuelle tout en remuant frénétiquement la queue.

Frédéric tempéra son ardeur :

— Doucement ! Ne te précipite pas ainsi, tu vas finir par t'étouffer ou par vomir. Oh ! Après tout, fais comme bon te semble, tu n'as pas mangé comme ça depuis tellement longtemps que je n'ai pas le cœur à te retenir ne serait-ce qu'un instant !

Lorens avala en quelques minutes une quantité impressionnante de

nourriture sous le regard inquiet de son maître. Une fois son repas goulûment avalé, il posa sa tête sur le rebord de la table comme pour dire : « J'ai faim, donne-moi encore à manger ! », avec des yeux si implorants qu'il aurait fait craquer plus d'une personne. Un regard que Frédéric connaissait bien et que le chien utilisait chaque fois qu'il voulait le faire céder. Généralement, ça marchait, sauf aujourd'hui.

— Non, tu ne m'auras pas Lorens, pas cette fois-ci, car tu vas être malade, tu as assez mangé pour ce soir. Devant ses yeux tellement remplis d'amour, Frédéric céda et lui tendit quelques croquettes dans le creux de sa main.

— Voilà c'est tout, il faut en garder pour demain. Si on me voyait ! Je n'ai franchement aucune autorité sur lui !

Frédéric versa l'eau minérale qu'il gardait dans son sac dans un grand bol que le chien s'empressa de vider complètement. D'ordinaire avant de dormir, il partait pour une dernière promenade et un ultime pipi. Par contre, ce soir Lorens n'hésita pas une seconde comme par peur de perdre à nouveau Frédéric s'il s'absentait. Il fit demi-tour, monta sur le lit en poussant un ouaf en direction du garçon.

— Bon j'ai compris ! Je viens me coucher moi aussi ! Je mangerai et je me laverai demain. De toute façon, je n'en peux plus !

Tout habillé, Frédéric s'allongea à côté de Lorens et déplia une couverture qu'il avait prise dans le bahut assez grande pour tous les deux. Il passa son bras autour du cou du gentil toutou et c'est ainsi que le maître exténué par un long voyage riche en émotions et le chien par des retrouvailles non moins éprouvantes qu'ils s'endormirent rapidement l'un contre l'autre, tout comme avant.

Les premières lueurs pâles du jour s'infiltraient entre les lattes en bois des volets et se répandaient d'abord en douceur sur le visage de Frédéric le tirant de sa somnolence, pour se disséminer ensuite dans toute la pièce. Le garçon s'étira, d'abord un bras puis l'autre, mais quand il voulut bouger ses jambes ce fut une autre histoire. En effet, Lorens était affalé de tout son poids sur son maître :

— Allez Lorens, pousse-toi je suis coincé ! Bouge-toi le chien !

L'animal ouvrit un œil, puis l'autre. Un bâillement sonore se fit entendre suivi d'un second. Effectuant une pirouette, il se retrouva les quatre pattes en l'air pour réclamer comme auparavant des gratouillis sur le ventre. Frédéric s'exécuta sur-le-champ trop heureux de constater que Lorens reprenait goût à la vie :

— C'est ça que tu veux n'est-ce pas ? La main du jeune homme caressait le ventre famélique, mais ses doigts restèrent accrochés dans la fourrure emmêlée et poisseuse, qui n'était plus entretenue depuis fort longtemps.

— Ce n'est pas d'un bain dont tu as besoin, mais de plusieurs mon pauvre chien. Nous verrons ça tout à l'heure, avant nous allons boire un bon café.

D'une tape sur les fesses, il lui intima l'ordre de descendre du lit. Frédéric fouilla dans son sac de voyage, extirpa une autre bouteille d'eau, un pack de lait, du café soluble et des biscuits. Dans le buffet il trouva sa vieille casserole dans laquelle il versa l'eau :

— J’espère que le réchaud fonctionne encore. Regarde Lorens c’est l’instant de vérité.

Frédéric craqua une allumette et l’approcha des brûleurs. Dès que la flamme entra en contact avec un eux un souffle sourd résonna, suivi d’un cercle de flammes bleues et orange qui se tortillaient.

— Super ! s’écria le garçon.

Comme par le passé il accomplit les gestes quotidiens, déposa sur la table le bol les biscuits et le lait puis s’assit sur la chaise bancale, en donnant instinctivement deux tapes sur sa cuisse. Immédiatement, Lorens accourut, s’assit près de lui et plaça sa tête sur la jambe de son maître. Les habitudes étaient revenues. Il parlait à son chien comme à un ami certain que l’animal comprenait. D’une main il lui donnait un biscuit et de l’autre il tenait son bol de café au lait fumant, le coude posé sur la table. Il se demandait :

— Que va-t-on faire ce matin, tu le sais toi ? De ses grands yeux noirs, Lorens fixait Frédéric tout en inclinant la tête sur le côté cherchant à comprendre ce qu’il voulait lui dire.

Frédéric riait :

— Allez, je vais me faire un brin de toilette, je me change et ensuite nous partirons !

Au bout d’un moment, il revint. Il avait troqué son pantalon, ses chaussettes raidies par la boue, sa chemise et ses chaussures crottées, pour un survêtement bleu ciel à bandes bleu marine ainsi que des baskets dans les mêmes tons.

— C’est bon, je suis prêt, on y va !

À ces mots le chien se précipita vers la porte. Quand Frédéric l’ouvrit, il bondit à l’extérieur en jappant et en tournoyant comme un jeune chien. Ses vilaines blessures ne semblaient être déjà plus qu’un mauvais souvenir.

C’était un lever de soleil comme on en voit au printemps dans les plaines marécageuses de Camargue, à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Au loin, il apercevait les joncs balançant doucement leurs têtes de velours marron. Il pouvait même percevoir les petits clapotis de l’eau qui se ridait sous le souffle léger du vent frais du matin. De timides vaguelettes se formaient à la surface de l’étang et les oiseaux chanteurs ne craignant plus les attaques des hiboux et des chouettes de la nuit, entonnaient leurs harmonieuses mélodies. Les pies, les merles, les grives chantaient à tue-tête et tous les sons s’élevaient dans une sympathique cacophonie, dans une agréable synesthésie où toutes les perceptions auditives se répondaient dans une correspondance verticale.

— Je suis heureux ici Lorens. Pourquoi suis-je parti ? Pour courir après quelles chimères ? Tout est si beau si calme. Regarde ce paysage, il est féérique. C’est vraiment le paradis sur terre. J’ai bien réfléchi, j’irai dès aujourd’hui rendre visite à mon père. Mieux vaut percer l’abcès dès à présent. De toute façon il saura très vite que je suis revenu, alors autant me débarrasser de cette corvée. Je récupérerai ma voiture dans la journée, il n’y a aucune urgence.

C’est donc dans cet état d’esprit que Frédéric entreprit de se rendre de très bonne heure à la demeure familiale.

La journée s’annonçait magnifique, on commençait à distinguer dans le

lointain les taureaux et les chevaux, les odeurs devenaient plus précises, plus familières jusqu'à l'angoisse. Il s'arrêta un instant, car une foule de souvenirs l'assaillirent. Il se sentit comme bloqué dans l'incapacité de faire un pas de plus :

— Je n'y arriverai pas, je ne peux pas ! pensa-t-il en s'asseyant tout en sueur sur le bord du chemin. Il tenait son visage à deux mains et son cœur battait la chamade. Lorens avait perçu la détresse de son maître. Délicatement, il posa la patte sur sa cuisse, et donna de grands coups de langue sur les mains de Frédéric comme pour l'encourager et lui dire je suis là, je te protège. Frédéric le prit contre lui et tout en l'embrassant il lui murmura :

— Je sais, mon chien tu es fidèle et tu m'aimes, tu ne m'abandonnerais pour rien au monde, tandis que moi... J'ai tellement de remords. Plus rien ne nous séparera, plus rien, je te le promets. Tu sais c'est très dur pour moi de revenir ici, il n'y a pas que de bons souvenirs en ces lieux. Après le décès de maman, tout a tellement changé, j'ai compris que la mort est omniprésente, qu'elle rôde sans cesse dans les marais à la recherche de nouvelles victimes et tout ça par la faute des hommes, car ce sont toujours eux qui la sollicitent et la sèment partout où ils passent. Sans les humains il n'y aurait que des espaces sublimes, sauvages. Le monde serait un véritable Eden. Il poussa un long soupir puis se leva et reprit son chemin en pensant tout haut.

— Non je ne dois pas faillir maintenant, je dois faire face à ma destinée qui n'est pas celle tracée par mon père !

Quand il arriva, il eut la bizarre impression de remonter le temps à toute vitesse. La Manade sortait lentement de la torpeur de la nuit. Tout se déroulait selon un immuable scénario. Les gardians commençaient à s'affairer, on entendait le hennissement des chevaux qu'ils sellaient. Frédéric s'engagea sur le chemin, le gravier craquait sous ses pieds, en l'apercevant un employé lâcha sa fourche et courut à sa rencontre :

— Monsieur Frédéric, je ne rêve pas, vous êtes de retour ?

Il parlait tellement haut et fort qu'en l'espace d'un instant tout le domaine se trouva en ébullition.

Mama Josette, la gouvernante qui avait élevé Frédéric après la mort prématurée de sa mère, sortit de la cuisine en toute hâte, bientôt rejointe par tous ceux qui œuvraient sur le domaine. Elle hurla par deux fois :

— Le petit est de retour ! Le petit est de retour ! Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus de ton arrivée ?

Un peu stupéfait et surtout ému par ces témoignages d'affection, le jeune homme entouré par une véritable petite foule de gens, ne trouva pas les mots pour s'expliquer. Il se contenta en souriant de se laisser porter par les hommes jusqu'à la cuisine, ses pieds ne touchant plus terre. Lorens quant à lui, tentait de se frayer un chemin, pour ne pas être séparé de son maître. Une fois arrivé dans la pièce, Frédéric fut déposé sur le sol.

— Tu arrives à point, assieds-toi, je vais te servir un copieux petit déjeuner.

Mama Josette étant assez susceptible de nature, Frédéric ne lui dit pas qu'il venait tout juste de terminer le sien. Soudain, il s'inquiéta de ne plus voir

son chien :

— Où est Lorens ? dit-il vivement.

En se retournant, il le vit qui peinait pour arriver jusqu'à lui.

— Frédéric, dit Mama Josette, je t'ai écrit que Lorens était certainement mort après ton.....

Elle s'interrompt, fixant les yeux grands ouverts et la bouche bée, le chien qui arrivait en remuant timidement la queue.

— Ce n'est pas possible. Sainte Vierge, c'est un miracle, articula-t-elle péniblement. En pleurs, elle posa sans ménagement la casserole qu'elle tenait dans la main et s'agenouilla en effectuant un rapide signe de croix :

— Viens ici mon tout beau, viens !

L'air penaud et à petits pas serrés, Lorens s'avança tête baissée vers elle comme s'il venait de faire une grosse bêtise. Bien qu'il fût dans un état déplorable, elle l'attrapa et le serra contre sa poitrine en l'embrassant à plusieurs reprises.

— J'ai tellement pleuré lorsqu'il a disparu, dit-elle.

Son visage rond d'habitude jovial reflétait une détresse indescriptible, les larmes roulaient sans retenue le long de ses joues rougies et elle regardait Frédéric d'un air désespéré, pressant toujours le chien contre son cœur. Cette scène était pathétique. Un silence émouvant régnait dans la pièce, plus personne n'osait parler. Tous les regards étaient tournés vers la femme et le chien, comme s'ils assistaient à un phénomène prodigieux. C'est à ce moment-là que Miguel, le père de Frédéric fit son entrée.

— Mais que se passe-t-il ici, bon sang ? tonna-t-il. Il y a cinq minutes j'entendais brailler comme si on égorgeait un cochon et maintenant on entendrait une mouche voler. Il baissa les yeux et voyant le chien il parla sur un ton glacial :

— Tiens ! Il est revenu celui-là ? Mettez-le dehors, vous savez que je ne supporte pas les animaux dans ma maison !

Une voix réprobatrice s'éleva de l'assemblée :

— Alors, il faudra me mettre à la porte, car s'il sort, je pars avec lui, rétorqua Frédéric, en marchant vers son père.

Miguel ne vit pas son fils au premier abord, car ce dernier s'était volontairement dissimulé derrière tous les gens de maison, guettant la réaction du patriarche en voyant l'animal.

— Tu reviens à la maison sans nous prévenir et pour me donner des ordres de surcroît ?

Il tendit les bras vers son garçon et le plaqua contre sa poitrine, mais son visage ne refléta aucune émotion. Comme d'habitude, il était glaçant, conforme à lui-même. Frédéric s'exécuta sans état d'âme lui non plus. Il connaissait bien son père, il savait que pour lui, montrer une marque d'affection quelconque était synonyme de faiblesse. Mais il ne baissa pas la garde pour autant et il réitéra sur un ton neutre :

— Alors ?

— Alors quoi ? répondit Miguel.